Document generated on 06/07/2025 1:29 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Stéphane Lafleur
« J'ai essayé de raconter une histoire… »

Jérôme Delgado

Number 271, March–April 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63617ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Delgado, J. (2011). Stéphane Lafleur : « J'ai essayé de raconter une histoire… ». *Séquences*, (271), 42–43.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Stéphane Lafleur

« J'ai essayé de raconter une histoire… »

Quatre années se sont écoulées depuis ***Continental, un film sans fusil*** *et ses prix glanés ici et là (dont le Bayard d'or de Namur et des Jutra). Quatre années à attendre un deuxième long métrage signé Stéphane Lafleur. Le voici enfin.* ***En terrains connus****, aussi avec Fanny Mallette dans un des premiers rôles, ne nous dépayse pas. Le même esprit épuré et raffiné l'anime. La différence : le fil narratif. « J'ai vraiment essayé de raconter une histoire », dit le cinéaste, avant de lâcher un rire contagieux. Entre deux séances de montage (du prochain Philippe Falardeau), Stéphane Lafleur s'est confié, un mois avant de se rendre au Festival de Berlin, dont la section Forum (films d'auteur audacieux, dit-on) attendait* ***En terrains connus****.*

Propos recueillis par **Jérôme Delgado**

Continental, un film sans fusil ***remonte à 2007. Pourquoi cet écart ?***
Honnêtement, c'est difficile de faire plus vite. Dans mon contexte, parce que certains de mes contemporains font un film par année. Le système de financement fait que ça va à peu près à ce rythme. Mais ce n'est pas juste une question d'argent. **Continental** m'a tenu occupé, pendant un an et demi. Mine de rien, chaque mois, je partais le présenter dans un festival. J'avais accepté à peu près toutes les invitations.

Jaloux du rythme de production des Denis Côté et Xavier Dolan ?
Jaloux, non. Mais je trouve intéressante leur spontanéité. De Denis ou de Maxime Giroux (**Jo pour Jonathan**, j'ai adoré). Il y a une urgence de filmer, sans moyens, comme on faisait dans Kino. Je n'ai pas cette urgence. Disons que les films dont j'ai envie nécessitent plus de sous et de temps. Et je devais attendre l'hiver.

Continental ***se déroule l'automne,*** *En terrains connus****, l'hiver. S'agit-il d'un cycle quatre saisons ?***
Du tout. Mon prochain ne se passera pas au printemps (rires).

L'hiver était la source d'inspiration ?
Le film a été écrit pour ça. Inspiration, je ne sais pas. J'avais le goût de faire un film d'hiver, je trouvais que ça faisait longtemps qu'on en avait pas vu. Et je trouvais ça regrettable, parce que c'est une saison qui nous appartient. Puis je me suis rendu compte que Denis Côté avait tourné **Curling** deux semaines avant moi et Sébastien Pilote (**Le Vendeur**) en même temps (rires).

Votre contexte… C'est une question de prendre le temps, de trouver la bonne idée ?
Il y a de ça, produire la tête reposée, travailler le scénario comme il faut. Le besoin de création est là. Mais une idée à la fois. Je n'en ai pas 150 dans mes tiroirs, ni des scénarios empilés déjà prêts.

Quelle était l'idée pour *En terrains connus* ***?***
La genèse du film est la rencontre avec [le personnage qui revient du futur] et sa mise en garde. Je l'ai écrite pour Denis (Houle). J'aime ce genre de science-fiction, intégré au réel, sans artifices. Ce sont des choses simples, que le spectateur accepte. Une sorte d'entente avec lui.

Le succès de *Continental* ***a-t-il changé la façon de travailler ?***
La grosse différence, c'est la confiance. Avec **Continental**, j'étais super nerveux. Arriver sur le plateau, le premier jour du tournage,

pour mon premier long métrage, et devoir diriger Gilbert Sicotte, qui en a vu d'autres. Toute l'équipe était plus expérimentée que moi.

Elle s'est traduite comment, cette confiance?
Il y a plus de scènes avec deux personnages, et même avec quatre, celle du repas. Je crois sérieusement que mon écriture, ma mise en scène, ma direction d'acteurs ont évolué. Dans **Continental**, je n'étais pas prêt pour une scène de souper. La confiance fait progresser. J'ai aussi appris à voir cheminer mon idée, mon scénario, à les voir transformés au montage.

> « De film en film, ma signature se précise. Au début, on cherche un fil, puis… Je ne me considère pas comme un bon conteur. Par contre, je suis capable de relever des détails qu'on ne voit plus, tellement on les prend pour acquis. »

Votre profession de monteur, en quoi influence-t-elle?
J'essaie de penser à comment ce sera monté. Pour ne pas tourner des choses inutiles. Quand j'écris, je vois les plans, le découpage. Évidemment, il y a toujours des surprises. C'est pour ça que je travaille avec Sophie Leblond au montage, pour qu'il y ait un autre regard, d'autres idées.

Vous semblez favoriser le plan-séquence. C'est un parti pris esthétique?
De film en film, ma signature se précise. Au début, on cherche un fil, puis… Je ne me considère pas comme un bon conteur. Par contre, je suis capable de relever des détails qu'on ne voit plus, tellement on les prend pour acquis. Avant **Continental**, je me suis demandé longtemps s'il était possible de faire des films sans histoire. Juste des connexions d'idées. Quand j'ai vu **Songs from the Second Floor** (Roy Andersson, 2000), j'ai été rassuré.

Dans** En terrains connus**, il y a plus de dialogues, moins de longs plans. Une manière de s'imposer une autre façon de tourner?
Non, pas une autre façon de tourner, mais quelque chose de plus découpé. Je ne voulais pas forcer le plan-séquence. Dans **Continental**, ça servait le propos de ne pas découper, de rester longtemps avec les personnages. Avec **En terrains connus**, j'avais envie du film qui avance. J'ai vraiment essayé de raconter une histoire (rires). À ma façon. Une histoire implique aussi qu'il te faut prendre le spectateur et l'amener dans ton sentier, dans le chemin que tu as déblayé.

En terrains connus ***se distingue aussi de*** *Continental* ***par sa fin, moins ouverte, plus heureuse. C'est encore le besoin d'accompagner le spectateur? D'où vient ce happy-end?***
Avec **Continental**, je me souviens que j'avais ce désir de laisser la place au spectateur, qu'il imagine ce qui arrive hors cadre. Là, j'avais envie d'une fin heureuse. Il y a beaucoup de films qui finissent mal et je commence à ne plus en être capable. C'est un film noir, avec beaucoup d'humour. Je me disais qu'on avait besoin d'espoir.

Une fascination pour notre rapport aux objets

Continental ***et*** *En terrains connus* ***ont cependant en commun le décor (la banlieue) et les accessoires (des machines désuètes). C'est aussi un parti pris?***
C'est vrai, j'ai une fascination pour notre rapport aux objets. Dans les deux films, le mot d'ordre était de ne pas situer l'année. On s'est dit que ça se passait aujourd'hui, mais on n'est pas dans le high-tech. Aujourd'hui implique aussi des vieilles affaires, des vieilles maisons. Il n'y a pas que du neuf. J'ai l'impression qu'une grosse partie de mon cinéma (l'imaginaire, l'iconographie, les lieux) vient de mon enfance en banlieue, des années 1980.

Un mot sur la distribution. Vous semblez naviguer dans un contre-courant, loin des vedettes. Excepté peut-être Fanny Mallette, avec qui vous entretenez une sorte de fidélité.
Fanny comprend bien le cinéma, le jeu à la caméra, les nuances, la distance. C'est quelqu'un qui me fascine. Au cinéma, il faut des gens qu'on a envie de regarder à l'écran, longtemps. Francis (La Haye) et Denis (Houle) ont ça aussi. Il faut dire, par contre, qu'excepté Denis, ils sont tous passés par les auditions. Parce qu'on peut se tromper si on se fie seulement à la photogénie.

Et alors, pour Berlin et l'après-Berlin, vous souhaitez quoi?
Je suis content de me retrouver là. On me dit que c'est un beau festival, de public. Comme à Rotterdam, que j'ai vécu avec **Continental** : le film passe quatre fois et les quatre fois, la salle est pleine. Je ne me souhaite rien, sinon que le film soit acheté par des distributeurs européens.

Photo : Stéphane Lafleur